UNIVERSITÉ DE PITEŞTI

FACULTÉ
DE THÉOLOGIE, LETTRES, HISTOIRE ET ARTS

STUDII ŞI CERCETĂRI FILOLOGICE

SERIA LIMBI ROMANICE

LATINITÉS

Volume 1 / Numéro 25 / 2019

Editura Universităţii din Piteşti
mai
2019

Président du comité scientifique
Alexandrina Mustăţea, Université de Piteşti, Roumanie

Rédacteur-en-chef
Diana-Adriana Lefter, Université de Piteşti, Roumanie

Comité éditorial et de rédaction
Anna Jaubert, Université de Nice Sophia-Antipolis, France
Béatrice Bonhomme, Université de Nice Sophia-Antipolis, France
Maria de Jesus Cabral, Université de Lisbone, Portugal
Bogdan Cioabă, Université de Piteşti, Roumanie
Francis Claudon, Université Paris Est, France
Bernard Combettes, Université Nancy 2, France
Claude Muller, Université Bordeaux 3, France
António Bárbolo Alves, Université Tras-os-Montes e Alto Douro, Portugal
Arzu Etensel Ildem, Université d'Ankara, Turquie
Andrei Ionescu, Université de Bucarest, Roumanie
Mihaela Mitu, Université de Piteşti, Roumanie
Marco Longo, Université de Catania Ragusa, Italie
Sanda-Marina Bădulescu, Université de Piteşti, Roumanie
Cătălina Constantinescu, Université de Piteşti, Roumanie
Bogdan Cioabă, Université de Piteşti, Roumanie

Secrétaire de rédaction
Silvia-Adriana Apostol, Université de Piteşti, Roumanie

Secrétaire adjoint de rédaction
Marina-Iuliana Ivan, Université de Piteşti, Roumanie

www.philologie-romane.eu

Bases de données internationales : ERIH PLUS, SCOPUS, CEEOL, INDEXCOPERNICUS, FABULA, DOAJ

Editura Universităţii din Piteşti
Bun de tipar: 20 mai 2019
Tiraj 220 buc
ISSN : 1843-3979
ISSN online: 2344-4851
ISSN-L: 1843-3979

NOS RÉCENSEURS

Clara ABRUDEANU, Université de Pitesti, Roumanie, Université de Nice Sophia-Antipolis, France
Irene AGUILA SOLANA, Université de Saragosse, Espagne
Frédéric ALLARD, Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand I, France
Laurent ANGARD, Université de Strasbourg, France
Francoise AUBES, Université Paris III, France
Márcio Venício BARBOSA, Université Fédérale Rio Grande do Nor, Brésil
Raphaël BARONI, Université de Genève, Suisse
Maria Cristina BATHALA, Université d'Etat de Rio de Janeiro, Brésil
Thierry BELLEGUIC, Université Laval, Canada
Karine BENAC, Université des Antilles, Guyannne
Michel BENIAMINO, Université de Limoges, France
Claude BENOIT, Université de Valence, Espagne
Jean-Pierre BERTRAND, Université de Liège, Belgique
Maria Graciete BESSE, Université Paris-Sorbonne/Paris IV, France
Hervé BISMUTH, Université de Bourgogne, France
Aura Marina BOADAS, Université Centrale de Venezuela, Venezuela
Roger BOZZETTO, Université Aix Marseille, France
Claudia BRAGA, Université UFSJ et Unicamp, Brésil, Université Grenoble 3, France
Joan G. BURGUERRA SERRA, Université de Barcelone, Espagne
Maria de Jesus CABRAL, Université de Lisbone, Portugal
Eveline CADUC, Université de Nice Sophia Antipolis, France
Marta CARAION, Université de Lausanne, Suisse
Gulser CETIN, Université de Ankara, Turquie
Sabine CHAOUCHE, Université Oxford Brookes, Grande Bretagne
Rodica CHIRA, Université de Alba Iulia, Roumanie
Murielle Lucie CLEMENT, Université de Amsterdam, Pays Bas
Mioara CODLEANU, Université de Constanta, Roumanie
Christiane CONNAN-PINTADO, Université Bordeaux IV, France
Fabrice CORRONS, Université Toulouse-le-Mirail, France
Bruno CURATOLO, Université de Besançon, France
Nurmelek DEMIR, Université de Ankara, Turquie
Sylvie DUCAS, Université Paris Ouest Nanterre la Défense, France
Cécile FOLSCHWEILLER, INALCO, France
Eric FRANCALZA, Université de Bretagne occidentale, France
Claudio GIGANTE, Université Libre de Bruxelles, Belgique
Yvonne GOGA, Université Babes Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie
Arzu KUNT, Université de Istanbul, Turquie
Massimo LEONE, Université de Turin, Italie
Caroline LEPAGE, Université de Poitiers, France
Martin LEPINE, Université de Sherbrook, Grande Bretagne
Camelia MANOLESCU, Université de Craiova, Roumanie
Xavier PLA, Université de Gironna, Espagne
Michel RENAUD, Université Charles-de-Gaulle Lille 3, France
Eliane ROBERT MORAES, Université de Sao Paolo, Brésil
François ROSSET, Université de Lausanne, Suisse

Claudia RUIZ GARCIA, Université Nationale Autonome, Mexique
Peter SCHNYDER, Université de Haute Alsace, France
Emma SOPENA BALORDI, Université de Valence, Espagne
Brândusa STEICIUC, Université de Suceava, Roumanie
Gerhardt STENGER, Université de Nantes, France
María Teresa RAMOS GOMEZ, Université de Valladolid, Espagne
Livia TITIENI, Université Babes Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie
Patrizio TUCCI, Université de Padoue, Italie
Deolinda VILHENA, Université Fédérale de Bahia, Brésil
Liliana VOICULESCU, Université de Pitesti, Roumanie
Jean-Michel WITTMANN, Université de Lorraine, France
Crina-Magdalena ZĂRNESCU, Université de Pitesti, Roumanie
Narcis ZĂRNESCU, Université Spiru Haret, Bucarest, Roumanie

Sommaire

LATINITÉS

Études

Nabila BEKHEDIDJA 7
La répétition : un moyen de transition entre les séquences narratives dans Terrasse à Rome *de Pascal Quignard*

Mohamed BOUDJADJA 23
Sur le métissage et l'écriture dans les romans d'Assia Djebar

Bogdan CIOABĂ 35
Don Juan entre la légende et le personnage dramatique

Maguette DIENG 46
Salsa y control*, de José Roberto Duque : El caracazo entre recreación literaria y compromiso*

Diana-Adriana LEFTER 56
La francité dans Le Royaume de ce monde *de Alejo Carpentier*

Florence LOJACONO 69
Le rêve de hutte dans L'Île d'un autre *de Jacques Perry et* l'Île à Midi *de Julio Cortázar*

Lorella MARTINELLI 84
L'écriture de Leïla Sebbar entre exile et mémoire

Antigone SAMIOU 101
Rencontres de cultures dans la littérature de voyage française en Grèce (XVI-XX siècles)

Sonia VAUPOT 116
Le métissage culturel dans le roman Bakhita *de Véronique Olmi*

Mohammed Rida ZGANI 130
Driss Chraïbi le mal compris : itinéraire d'un engagement

Narcis ZĂRNESCU
Pour une latinité revisitée (reloaded) ou actualisée ? Lectures, questions, hypothèses 140

L'ÉCRITURE DE LEÏLA SEBBAR ENTRE EXILE ET MÉMOIRE

LEÏLA SEBBAR'S WRITING BETWEEN EXILE AND MEMORY

LA SCRITTURA DI LEÏLA SEBBAR TRA ESILIO E MEMORIA

Lorella MARTINELLI[98]

Résumé

Dans l'œuvre de Leïla Sebbar - écrivaine née en 1941 à Aflou, un petit village rural pas loin d'Alger, l'origine et le destin apparaissent filtrés par une langue, le français, qui est à la fois masque et césure, distance rassurante, mais aussi possession et perte, exil et retour à la maison. La narrative sebbarienne est, en effet, l'expression d'un défi identitaire qui se construit dans l'espace d'un entre-deux culturel et géographique, venant s'inscrire comme le témoignage d'un statut de profonde duplicité historique et ontologique. En utilisant la voix argotique des quartiers de la banlieue parisienne, l'écrivaine se représente comme une croisée, un être fragmenté entre des lieux et la mémoire. Fille d'enseignants de français, Leïla Sebbar a vécu les années de son enfance et de son adolescence en Algérie. Or sa langue maternelle, selon sa volonté et les contingences historiques, est le français; l'arabe, idiome paternel rejeté depuis l'enfance, est une langue qu'elle n'a jamais voulu apprendre,. De ce refus il reste une trace bien marquée dans ses romans où la figure paternelle incarne toujours une condition de migration forcée, agitée par un sentiment de nostalgie et de retour.

Mots clés : mémoire, exile, identité, langue, Algérie.

Abstract

In the work of Leïla Sebbar, a female writer born in 1941 in Aflou, a small rural village not far from Algiers, the origin and destiny seem to be filtered by a language, French, which is a screen and a caesura, a reassuring distance but also possession and loss, exile and return home.

Sebbar's narrative is the expression of an identity challenge accomplished in the space of the cultural and geographical entre-deux, and is evidence of a status of profound historical and ontological duplicity. Using a slang voice from the suburbs of Paris, the writer represents herself as a croisée, an individual fragmented between places and memory. Daughter of French teachers, Leïla Sebbar lived her childhood and adolescent years in Algeria. Her mother tongue, through conscious choice and historical determination, is French; her father's idiom, the Arabic, was rejected since childhood, and it is a language she never

[98] lorella.martinelli@unich.it, Università degli Studi "Gabriele d'Annunzio" Chieti-Pescara - Italie.

wanted to learn. Of this rejection, there remains a clear trace in her novels where the father figure is always indicative of a condition of forced migration, stirred by a feeling of nostalgia and return.

Keywords : memory, exile, identity, language, Algeria.

Riassunto

Nell'opera di Leïla Sebbar, scrittrice nata nel 1941 ad Aflou, un piccolo villaggio rurale non lontano da Algeri, l'origine e il destino appaiono filtrati da una lingua, il francese, che è schermo e cesura, distanza rassicurante ma anche possesso e perdita, esilio e ritorno a casa.

La narrativa sebbariana è espressione di una sfida identitaria che si costruisce nello spazio dell'entre-deux culturale e geografico, ed è testimonianza di uno status di profonda duplicità storica e ontologica. Utilizzando una voce gergale dei quartieri della periferia parigina, la scrittrice si rappresenta come une croisée, un essere frammentato tra luoghi e memoria. Figlia di insegnanti di francese, Leïla Sebbar ha vissuto gli anni dell'infanzia e dell'adolescenza in Algeria. La sua lingua madre, per scelta cosciente e per storica determinazione, è il francese; l'arabo, l'idioma paterno rigettato fin dall'infanzia, è una lingua che non ha mai voluto apprendere. Di questo rifiuto resta una traccia ben marcata nei suoi romanzi dove la figura paterna è sempre indicativa di una condizione di migrazione forzosa, agitata da un sentimento di nostalgia e ritorno.

Parole chiave : memoria, esilio, identità, lingua, Algeria.

Dans l'œuvre de Leïla Sebbar, écrivaine née en 1941 à Aflou, un petit village rural pas loin d'Alger, l'origine et le destin apparaissent filtrés par une langue, le français, qui est masque et césure, distance rassurante, mais aussi possession et perte, exil et retour à la maison. La narrative sebbarienne est l'expression d'un défi identitaire qui se construit dans l'espace d'un entre-deux culturel et géographique et s'inscrit comme le témoignage d'un statut de profonde duplicité historique et ontologique. En utilisant la voix argotique des quartiers de la banlieue parisienne, l'écrivaine se représente comme une croisée[1], un être fragmenté entre des lieux et

[1] «Les identités de frontière» sont reconstituées autour d'une ligne idéale de frontière, dont le but est « la recomposition de la fragmentation biographique et, plus lentement, la défense d'un sentiment d'appartenance qui a mûri dans un passé envers le pays natal lointain». Floriani, S, *Identità di frontiera. Migrazione, biografie, vita quotidiana*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004, p. 102, traduction libre de L. Martinelli. En vivant et en participant à la vie culturelle et aux traditions de deux pays différents, et dans l'incapacité de rompre avec son passé, l'écrivaine vit à la frontière de deux cultures et de deux sociétés ; sa position hybride et marginale provoque un sentiment de malaise, d'inquiétude, mais en même temps elle renferme de fortes potentialités créatrices qui lui permettent de recomposer les

la mémoire. Fille d'enseignants de français, Leïla Sebbar a vécu les années de son enfance et de son adolescence en Algérie. Or sa langue maternelle, selon sa volonté et les contingences historiques, est le français; l'arabe, idiome paternel rejeté depuis l'enfance, est une langue qu'elle n'a jamais voulu « apprendre, ni pratiquer, ni lire, ni écrire et que je veux toujours *seulement* entendre »[1]. Il reste de ce refus une trace bien marquée dans ses romans où la figure paternelle représente toujours une condition de migration forcée, agitée par un sentiment de nostalgie et de retour. Le père est lié métonymiquement, à travers le corps, à la dure réalité des groupes subalternes: « Déraciné, décentré, vivant aux marges d'une culture européenne qui ne valorise pas la sienne, le protagoniste de Sebbar est représentatif de ces immigrés pris entre deux mondes, une terre natale en décomposition et un pays d'accueil où il doit affronter l'effacement, l'invisibilité, et où sa voix est réduite au silence »[2]. C'est dans l'univers masculin que prend forme la thématique du dépaysement dépourvu de transitivité et fermé devant un présent inintelligible. Dans le roman *Fatima ou les Algériennes au square*,[3] le rapport avec la fille s'extériorise dans les coups que son père lui inflige lorsqu'il rentre du travail, tard le soir : des gestes mécaniques et irrationnels, qui semblent presque prolonger le sentiment d'expropriation diurne dans un soulagement furieux. Au matin Dalida l'entend chanter, dans sa langue indéchiffrable, des mots qui forment l'inconnu, pendant qu'il se rase soigneusement et sa bouche est déformée par le geste brutal qui remonte vers le menton devant le petit miroir rond, faiblement éclairé, parce que la lumière coûte cher.[4] Il ne s'agit pas de pauvreté, elle n'attaque pas directement la subsistance, mais il s'agit de quelque chose de plus insidieux : la privation. Sa vie est faite de privations, de pauvreté, le corps du père est la surface sur laquelle cette condition de subalternité économique inscrit ses durs signes. De ce côté toute affectivité se bloque, toute communication devient

---

fragments de son vécu et de faire coexister l'imaginaire français et l'imaginaire arabe.

[1] Huston, N, & Sebbar, L, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, J'ai lu, 1999, p. 19.

[2] Mortimer, M, « L'exil et la mémoire dans Le silence des rives », dans Michel Laronde (dir.), *Leïla* Sebbar, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 83.

[3] Sebbar, L, *Fatima ou les Algériennes au* square, Elyzad, Tunis [Première édition : 1981], 2010.

[4] *Ibid*., p. 19.

symptôme, obstacle, dureté granitique sur un corps de pierre. Le point de vue choisi a pour fonction essentielle d'exprimer une condition de privation, il s'agit du point de vue d'une fille pour qui l'existence du père se dessine comme une énigme difficile et pénible. L'esprit et la moralité du père se sont forgés dans la privation affective, économique mais aussi linguistique et tout son univers est enfermé dans cette frontière de souffrance et d'extranéité.
Le père incarne la langue des ancêtres, la tradition, l'héritage de vieux usages. Cette polarité est à la fois négative et pressante mais en même temps rassurante et protectrice: « C'était un bon maître, un bon père, un époux exemplaire. Pour moi. Ma mère était une maîtresse d'école sévère, mère modèle, épouse modèle »[1] . À ses opposés, les jeunes protagonistes − Dalida, Shérazade − sont poussées par un sentiment de curiosité envers les modèles occidentaux et souhaitent s'en approprier avec une vitalité instinctive qui les rend disponibles à la modernité et aux mythes culturels qu'elle offre. Fatima et Dalida sont deux femmes à la fois fragiles et fortes : elles incarnent, dans leur force et fragilité, le vide que l'histoire − les grandes narrations idéologiques, le scénario postcolonial, les équilibres du monde globalisé et appauvri − a produit dans leur nudité originaire. Des vies nues, justement. Fatima et ses amies algériennes, écrit Sebbar dans son introduction au roman, ont 25-30, 40 ans en 1980. Elles sont nées dans l'Algérie encore coloniale et rurale où la presque totalité des femmes musulmanes ne savait ni lire ni écrire. Dalida n'est pas croyante, elle n'est pas intéressée aux questions religieuses, elle n'a pas lu le Coran, elle ne récite pas la prière comme son père et elle ne respecte pas les Ramadans. Sa laïcité involontaire, pas idéologique, correspond à la curiosité qui la pousse vers le modèle français, comme langue et comme culture.

Dans cette tension et dans cette prédilection pour « des femmes excentriques, en marges, rebelles, guerrières ou aventurières, en exil de leur sexe, de leur milieu social, de leurs terres natales, de leur religion, de leur condition de femme »[2], se reflète une vérité autobiographique. L'expérience personnelle, à l'origine hybride et plurielle, s'exprime dans les langues modélisantes de l'imagination littéraire[3] et cette translation détermine une incessante relecture en clé

[1] Sebbar, L, *L'Arabe comme un chant secret*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu Autour, 2007, p. 16.
[2] Huston, N, & Sebbar, L, *op. cit*., p. 61.
[3] L'œuvre de Sebbar peut être considérée plurilingue puisque: « le multilinguisme

fictionnelle des lieux, des personnes et des événements de façon à filtrer le vécu autobiographique, à travers une grille interprétative plus vaste, attentive aux dynamiques de la société française, à son ouverture sur l'horizon de la Méditerranée, focalisée sur les événements de deux ou trois générations de jeunes Algériens et Algériennes émigrés en France après les années Soixante.

À l'âge de dix-neuf ans Leïla Sebbar se transfère pour des raisons d'études d'abord à Aix-en- Provence, ensuite à Paris. La France devient, à partir de ce moment, le lieu privilégié pour écrire des nouvelles et des romans imprégnés d'un sens de perte et de réappropriation, entre le passé et le présent. Or, ce choix personnel coïncide avec la phase la plus dramatique de la décolonisation: 1958, l'année de la bataille d'Alger, puis la naissance de l'Algérie indépendante, séparation qui va se révéler traumatisante. Un événement sur lequel l'écrivaine est revenue récemment, avec le souvenir encore vif de cette guerre, confié à la prose aride et épurée d'une quarantaine d'écrivains, à l'époque enfants, nés dans les années 1940-1950, et témoins des massacres qui ont eu lieu entre 1954 et 1962 dans l'Algérie française et coloniale.[1]

Dans la préface à l'un de ses romans, *Mes Algéries en France*, l'historienne française, Michelle Perrot, affirme que Leïla Sebbar « est fille des deux côtés de la Méditerranée, une femme de l'entre-deux, une méridienne »[2]. La problématique linguistique et culturelle engendrée en tant que croisée franco-algérienne amorce un univers créateur transversal et décentré. Il évoque constamment la dialectique de l'expatriation et du retour, souvent contradictoire[3] qui fixe les

---

ne suppose pas la coexistence des langues ni la connaissance de plusieurs langues mais la présence des langues du monde dans la pratique de la sienne » (Glissant, É, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 41).

[1] Cf. Sebbar, L, *Une enfance dans la guerre. Algérie 1954-1962*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2016.

[2] Sebbar, L, *Mes Algéries en France: carnet de voyages*, préface par Michelle Perrot, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2004, p. 12.

[3]Il est évident que l'entre-deux ne représente pas un concept exclusivement géographique, mais il reproduit en forme spatiale la « traduction » auquel est sujet l'individu croisé comme identité appartenant à des systèmes culturels souvent antithétiques ou en conflit comme la France et l'Algérie, la langue arabe et la langue française, etc. Du point de vue littéraire, cette « conscience de frontière » et cette nécessité dialogique se manifestent dans la tendance à employer de façon créative la langue française, en y greffant des expressions et des lemmes familiers. L'hybridation et le contact linguistique se révèlent particulièrement accentués, en contraste avec le ton moyen, voire neutre d'autres romans comme dans la trilogie de

lignes axiales de notre analyse, centrée sur l'exil volontaire et ses manifestations au niveau de l'écriture et sur le plan interculturel. Dans un passage des *Lettres parisiennes*, Leïla Sebbar reconnaît explicitement sa condition d'écrivaine de l'entre-deux dont les choix thématiques et linguistiques sont le résultat d'un processus de traduction identitaire[1] qui l'ont formée comme femme et comme intellectuelle :

> *Je suis une croisée qui cherche une filiation et qui écris dans une lignée, toujours la même, reliée à l'histoire, à la mémoire, à l'identité, à la tradition et à la transmission, je veux dire à la recherche d'une ascendance et d'une descendance, d'une place dans l'histoire d'une famille, d'une communauté, d'un peuple, au regard de l'Histoire et de l'univers.*[2]

La prédisposition à l'exil trouve sa raison d'être dans le double sentiment de non-appartenance qui a marqué son roman familial.

> *Fille d'un père en exil dans la culture de l'Autre, du Colonisateur, loin de sa famille, en rupture de religion et de coutumes, fille d'un père en exil géographique et culturel [...] j'ai hérité, je crois, de ce double exil parental, une disposition à l'exil.*[3]

Le sujet de la mémoire[4] représente une occasion pour

Shérazade: Sebbar, L, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Paris, Stock, 1982; Sebbar, L, *Les Carnets de Shérazade*, Paris, Stock, 1985; Sebbar, L, *Le Fou de Shérazade*, Paris, Stock, 1991.

[1] Le thème de l'identité a été vastement discuté dans les domaines philosophique, sociologique, anthropologique et en général dans les sciences sociales. Toutefois beaucoup de spécialistes ont regardé à la notion d'identité comme à un concept obsolète (Remotti, F, *Contro l'identità*, Roma-Bari, Laterza, 1996; Remotti, F, *L'ossessione identitaria*, Roma-Bari, Laterza, 2010) voire nuisible, fragmentaire et en tout cas éloigné et étranger à la ténuité des liens de la modernité liquide (Cf. Melucci, A, *Culture in gioco. Differenze per convivere*, Milano, Il Saggiatore, 2000; Bauman, Z, *La vie liquide,* Arles (Bouche du Rhône), Le Ruergue, 2006).

[2] Huston, N, & Sebbar, L, *op. cit*., p. 147.

[3] *Ibid*., p. 51.

[4] La mémoire rapporte une vision fragmentée d'événements particuliers du passé transformés et recréés par l'éloignement géographique et temporel. La mémoire est le lieu où les choses arrivent une seconde fois. Pour qu'ils puissent de nouveau se produire, il ne suffit pas de fouiller dans le passé ou de mettre en évidence les instants les plus significatifs du vécu personnel et de l'héritage familial et

reconstituer la continuité du vécu déchiré; les ruptures généalogiques et les interruptions sont causées par le silence des violences de l'histoire et peut-être aussi par la vaillante volonté d'atténuer le poids d'un héritage difficile et problématique[1]. Dans *Mon cher fils* le chœur des personnes âgées, traditionnel détenteur de la mémoire collective, perd sa capacité de conserver et de transmettre le passé même à cause de la problématique conflictuelle que représente la langue, dans la mesure où elle n'est pas seulement véhicule de transmission mais aussi source d'incommunicabilité entre les générations. Le roman narre, dans une forme inusuelle, l'histoire d'un père qui voudrait se raconter au fils mais sans jamais y parvenir. Sur le double décor de l'Algérie post-coloniale et de la France industrielle de Boulogne-Billancourt se dénoue l'existence du protagoniste, l'un des nombreux « chibanis abandonnés »[2]. Retraité de chez Renault, revenu en Algérie après de nombreuses années d'absence - nous sommes à la moitié des années Quatre-vingt -, le vieux père expérimente la solitude et le désespoir : abandonné de sa femme, ignoré de ses filles et, véritable épine dans le flanc, oublié de Tahar, son unique garçon. Dans une extrême tentative de rapprochement, il se rend au bureau postal d'Alger où il rencontre Alma, une jeune employée à laquelle il demande d'écrire pour lui une lettre à Tahar:

> *L'homme soudain se met à parler avec précipitation, son fils, il ne l'a pas vu depuis longtemps, il lui écrit presque chaque jour, elle peut en témoigner, et il n'entend pas sa voix dans les mots qu'il n'écrit pas, les lettres se perdent, l'avion postal les*

---

communautaire. Il est indispensable de remplir ces vides qui, en tant qu'absences, dérivent de traumatismes refoulés – impossibles à reconnaître et à accepter – plus que de blessures épistémologiques dont la fonction ne pourrait qu'être positive. (Cf. Auster, P, *L'invention de la solitude,* Arles, Actes Sud, 1992).

[1] Cette rupture, cette révolte contre le temps et ses contenus, est aussi analysée par Tahar Ben Jelloun, toujours à travers un personnage qui se place aux marges de la société et de la coutume commune. En donnant voix à Zahra/Ahmed, l'héroïne de *L'enfant de sable* et de *La Nuit sacrée*, l'écrivain marocain souligne l'importance de la mémoire et des souvenirs dans son expérience. Si dans d'autres narrations, comme *Sur ma mère*, le passé est revécu et évoqué presque avec complaisance, il n'en va pas de même pour ces deux romans dans lesquels l'anamnèse familiale se charge de significations négatives, de constructions sociales, de violences morales et de visions folles.

[2] Sebbar, L, *Mon cher fils*, Tunis, Elyzad poche. [Première édition : 2009], 2012, p. 17.

jette à la mer, l'adresse n'est pas la bonne, son fils est inconnu à cette adresse, il n'en a pas d'autre, il ne veut pas écrire à son fils chez sa femme [...].[1]

Il s'agit d'un épisode qui revêt une importance symbolique fondamentale : le protagoniste, en effet, attribue cette incommunicabilité au rapport difficile du père avec son fils, mais le lecteur la perçoit comme la conséquence d'un choc culturel qui détermine l'impossibilité de faire communiquer deux mondes[2]. L'employée de la poste, observatrice extérieure à l'événement, synthétise ainsi leur silence : «À cette minute où elle imagine le père et son fils luttant contre le silence, elle pense que le fils n'écrira pas à son père parce qu'il vit dans un monde inaccessible au père [...]»[3]. Alma pose l'accent sur la distance spatiale et mentale qui sépare le parent de son fils, en se référant implicitement à l'événement de l'exil. L'inaccessibilité, dont l'employée se rend vite compte, est de nature linguistique. Les mots dupent, le père et son fils ne disposent pas des raccords nécessaires pour négocier un code commun : « Enfin, je dis 'les jeunes' mais je ne les connais pas, jamais je n'ai parlé à mes enfants, pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être parce qu'ils ne m'auraient pas écouté moi »[4]. En deçà de ce traumatisme, il reste le monde traditionnel du père ; au delà, il y a la génération du fils. Excessivement grevée d'attentes et d'incompréhensions, enchevêtrée dans la difficulté de communication entre des générations bouleversées par les événements historiques et politiques de la décolonisation et de l'émigration, cette lettre ne sera jamais écrite. Ainsi, le tracé accidenté des identités en conflit est aggravé par le problème linguistique qui rend impossible le 'contact'. L'un des nœuds essentiels de *Mon cher fils* consiste en effet dans le bilinguisme imposé aux peuples colonisés, dont les répercussions de longue durée sont évidentes même dans la quotidienneté des cellules familiales: « on enverra un poème à mon fils à [...] en arabe et en

[1] *Ibid.*, p. 29.
[2] L'incommunicabilité entre la génération des pères et celle des fils est un sujet qui recourt souvent dans la production sebbarienne. Shérazade, par exemple, se réfugie dans la bibliothèque justement pour échapper à la surveillance exaspérée d'une famille qui impose des règles rigides correspondant à un système de valeurs dans lesquelles les enfants ne se reconnaissent pas.

[3] *Ibid*., p. 29.
[4] *Ibid*., p. 36.

français, même s'il ne sait pas la langue de son père, il ne la parle pas, il ne la lit pas, il ne l'écrit pas »[1]. Leïla Sebbar revient sur ce sujet à plusieurs reprises, en le connotant toujours d'une façon différente. Dans un dur jeu de métamorphoses, il devient parfois l'expression de la douloureuse résignation du protagoniste ; d'autres fois le problème linguistique véhicule la critique que l'auteur adresse à l'irrationalité du système social postcolonial. Les fils des émigrés nés en France ont, en effet, appris l'Arabe en famille et le français à école : « Ils ont parlé la langue de leur mère avec le lait de leur mère et puis ils ne l'ont plus parlée avec la rue de la cité et l'autre langue, la langue de l'école, elle a pris les enfants, la langue de la France [...] »[2]. Le chibani exprime ainsi toute sa douleur pour l'amputation culturelle que l'hégémonie de la langue du pays d'arrivée a provoquée chez les enfants d'immigrés : « [...] le cœur à la maison, la tête à l'école et dans les livres, comment on sépare le cœur, la tête et les mains?»[3]. Dans *Mon cher fils*, la pluralité linguistique équivaut paradoxalement au silence, à l'absence de la langue et de la voix, à l'impossibilité de communiquer tout court. Au moment où l'écrivaine choisit de mettre en scène le malaise et la solitude du chibani définitivement séparé des membres de sa famille, elle privilégie, sur le plan expressif, des procédures paratactiques. Dans un jeu de phrases qui se cassent, de sujets qui s'interrompent, de points de suspension qui se multiplient, même le sens s'emmêle : en se désarticulant, le langage semble donner forme à la difficulté de nommer l'indicible, l'ombre de l'objet dont parle Bollas,[4] la vérité qu'on voudrait éviter, celle d'un traumatisme identitaire que les garçons refusent d'écouter. Face à l'attitude de rébellion de Tahar, le chibani reste inerme dans les mains de ce qui semble être son destin de solitude. Maintes fois il s'interroge sur son incapacité de s'ouvrir à son fils et d'en comprendre les raisons, mais au lecteur il apparaît comme un homme qui ne sait pas, qui ne peut pas parler, parce que dans sa culture le silence

[1] *Ivi.*
[2] *Ibid*., p. 68.
[3] Ivi.
[4] L'ombre de l'objet évoque ces expériences qui, tout en restant aux limites de la conscience, dans une zone inaccessible, réverbèrent leurs effets sur le vécu. Dans un certain sens, il s'agit d'événements traumatisants situés au-delà du seuil de la conscience et qui sont, pour cette raison, « non pensés » mais ils continuent à manifester leurs effets et dans ce sens « ils sont connus » Bollas, Ch, *The shadow of the object: Psychoanalysis of the unthought known*, New York, Columbia University Press, 1987.

parental est pratique commune, presque loi sociale :

> *Dites à mon fils que je l'aime, je sais, chez nous un père ne dit pas ces mots-là à son fils, il ne lui parle pas comme s'il l'aimait, même s'il l'aime, il n'a pas le droit, en France, j'ai remarqué, on dit partout, pas seulement à la télé, n'importe où, à n'importe qui, tout le temps 'Je t'aime', nous, chez nous on l'entend dans les chansons à la radio, [...] mais pas dans la vie, jamais dans la vie.* [1]

Dans le plot de *Jeune Homme cherche âme sœur*,[2] la situation d'atonie qui caractérise le protagoniste Jaffar touche à des questions sociales comme l'émigration et l'exil, mais aussi à des perspectives psychologiques et existentielles inédites. Jaffar appartient à la seconde génération d'immigrés maghrébins en France, communément définie génération Beur[3] et son existence complexe offre à l'auteur

---

[1] Sebbar, L, *Mon cher fils*, op. cit., pp. 149-150.

[2] Sebbar, L, *Jeune Homme cherche âme sœur*, Paris, Stock, 1987.

[3]Le roman beur – né en France au début des années Quatre-vingt, grâce aux enfants des immigrés maghrébins – représente un acte littéraire, politique et identitaire à travers lequel des écrivains comme Farida Belghoul, Rachid Djaïdani ou Faïza Guène témoignent leur volonté de raconter leur condition de déracinés. Il se distingue par une approche au texte de type thématique et psychologique, l'immigration, la recherche d'identité, l'autobiographie, avec des références à quelques topos – « croisement », « exil », « entre-deux », « recherche identitaire » – . Quoique le roman beur ait connu depuis quelques années une notoriété significative, la position littéraire des auteurs reste encore incertaine et variable. Comme le souligne Ilaria Vitali : « Dans l'arc de trente ans les œuvres se sont diversifiées et maintenant il est possible de les classer en trois phases distinctes. La première est celle qui voit l'apparition de la littérature beure [...] la deuxième concerne les années Quatre-vingt-dix et voit la consolidation de l'étiquette et de quelque façon son épuisement ; la troisième phase explose aux seuils du nouveau millénaire et a pour protagonistes de nouveaux auteurs qui traversent un nouvel espace narratif, celui des auteurs urbains, et visent à un imaginaire transnational global » (Vitali, I, *La nebulosa beur. Scrittori di seconda generazione tra spazio francese e letteratura-mondo*, Bologna, I Libri di Emil, 2014, p. 14 ; traduit librement par L. Martinelli). Leïla Sebbar a plusieurs fois souligné la difficulté de classification de la littérature beure, en faisant remarquer que cette complexité provient aussi de la non reconnaissance de ce genre de la part même des écrivains qui devraient en faire partie : « Nom et prénom arabe ou kabyle, nés en France, des langues à la maison, entendues, jamais parlées, la langue de l'école, le français, ils l'écrivent, ils en font des livres... ça a existé les écrivains beurs, on avait tout un rayon... Aujourd'hui, on ne sait pas trop, «Beurs», ils ne veulent pas, ils ont voulu un jour? Oui, ceux et celles qui ont fabriqué ce mot-là dans la banlieue parisienne. On les range dans la Littérature française pas francophone surtout pas, ils

une raison valable pour réfléchir sur la dualité culturelle et sur la mémoire interrompue. Jaffar, en effet, vit le malaise d'une perte inguérissable qui frappe son sentiment d'appartenance au pays d'origine, l'Algérie, idéalisé par le jeune exilé comme le symbole d'un paradis perdu, lieu des affections primaires évoquées grâce à des objets et à des photos qui lui permettent de donner forme à « ces morceaux de mémoire »[1]. L'Algérie se matérialise à travers la représentation d'une nature simple et incontaminée. Le pays originaire et le patrimoine culturel hérité sont vécus comme des lieux idéalisés dans lesquels se structure un « mythe du retour ». Ces lieux de la mémoire se révèlent cependant décevants à cause de l'impossibilité de faire coexister deux mondes et deux dimensions trop lointains.

La culture d'origine est alors relue avec un regard d'extranéité et l'écriture tente de donner une stabilité et un équilibre à ces procès culturels et psychologiques qui résultent ambivalents et dissonants. Dans le macro texte sebbarien, en effet, l'Algérie de l'enfance est fortement dichotomique puisqu'en elle cohabitent deux univers opposés : d'un côté la terre paternelle est douce et aimable, de l'autre la « citadelle invincible »[2] − comme Sebbar définissait l'institut des colonies où elle fréquentait l'école en langue française − est aussi le lieu des agressions verbales réitérées de la part des garçons arabes, lorsqu'elle et ses sœurs se rendaient à école vêtues à l'"occidental".

> *Mon père a-t-il jamais su qu'on insultait ses filles, depuis le premier quartier de l'enfance, à Eugène-Étienne-Hennaya près de Tlemcen, jusqu'au Clos-Salembier, le quartier des «Arabes», presque un bidonville, le repaire des «terroristes» contre la France et, plus tard, celui des jeunes voyous désœuvrés contre la nomenklatura algérienne, sa police et son armée, acharnées à tirer sur les émeutiers dans les rues de la capitale, sur ordre de la présidence [...]. Mon père n'a pas su que des garçons injuriaient ses filles, ou le savait-il, mais il ne pouvait garder ses filles séquestrées, comme d'autres pères qui leur avaient interdit l'école, les écoles, coraniques et françaises, parce qu'elles auraient côtoyé des garçons, et le chef de famille lui-même aurait contrevenu aux règles de la partition des sexes,*

---

trouveraient que c'est discriminatoire, Littérature française, ils sont contents, on n'a plus de réclamations. Littérature beure, c'est fini» Sebbar, L, « Littérature du divers », in *Synergies Monde* n. 5, pp. 175-178, 2008, p. 176.

[1] Huston, N, & Sebbar, L, *op. cit*., p. 162.

[2] Sebbar, L, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003, p. 39.

les écoles n'étaient pas mixtes, mais le chemin de l'école était le même, la tradition n'avait pas tracé la rue féminine séparée de la rue masculine jusqu'aux bâtiments scolaires, les filles, même si des frères les accompagnaient, étaient en danger et elles mettraient en danger l'honneur de la famille.[1]

L'écrivaine se souviendra de ces événements comme d'une expérience traumatisante et elle se demandera souvent si son père, instituteur à l'école française du village, qui n'a pas enseigné à ses filles la langue arabe, s'est jamais rendu compte des humiliations qu'elles subissaient quotidiennement : « J'ai appris les injures criées par-dessus le portail et sur le chemin de l'école quand les garçons couraient vers nous avec des gestes obscènes dont je percevais confusément le sens. Je les haïssais. Nous marchions vite, toutes les trois, mes sœurs et moi, en nous tenant par la main, vers l'école française »[2].

L'Algérie apparaît au lecteur comme un espace difficilement apprivoisable, inaccessible, par moments hostile. Leïla Sebbar insiste, cependant, sur la perméabilité des frontières nationales et culturelles, sur des concepts fluctuants et négociables, en déconstruisant dans son corpus narratif la prétention d'une identité culturelle cohérente et homogène[3]. La narration symbolise la volonté de canaliser le passé individuel en écriture, d'en recomposer les fractures dans le rythme organique d'une histoire qui ne répond pas seulement à une impulsion nostalgique, personnelle et traumatisante, mais qui découle du besoin commun à une entière génération d'écrivains maghrébins – on pourrait énumérer quelques témoins, pour ainsi dire privilégiés, d'une saison vitale et effervescente − de montrer que le métissage ethnoculturel est une composante inéluctable de la société française contemporaine. Leïla Sebbar, en effet, se déclare « obsédée par les rencontres surréalistes du Même et des Autres, par le croisement contre-nature et lyrique de la tradition et de la modernité, de l'Orient et de l'Occident »[4]. Dans la banlieue, décrite dans sa brutalité et violence, l'immigré Jaffar, ainsi que Shérazade, la protagoniste de l'homonyme trilogie, sont souvent maltraités et méprisés des autochtones pour lesquels ils représentent encore l'étranger qui

[1] *Ibid*., p. 33.
[2] *Ibid*., pp. 16-17.
[3] Bhadha, H, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2007.
[4] Huston, N, & Sebbar, L, *op. cit*., p. 162.

menace et déstabilise. Leur présence est enveloppée d'un grumeau d'hostilité, quand elle ne se heurte pas contre une xénophobie déclarée : « Ce qu'il fallait, c'était les expulser, qu'ils aillent faire ça chez eux, ils verraient les mains coupées, les oreilles taillées et peut-être même pendus sur la place publique, […] ils verraient en France »[1]. La cité se trouve ainsi transformée dans un espace qui accueille de nouvelles formes d'argot, expressives et véhiculaires, dépositaires d'identité mais aussi issues d'exigences pratiques urgentes. Il s'agit d'une véritable 'interlangue', mosaïque sonore et vocale dans laquelle le français de souche, le français d'origine étrangère, le dialogue avec celui des immigrés arabes, chinois, sud-africains qui cohabitent dans le même milieu et communiquent à travers ce code hybride qui est, en même temps, un motif de fusion et de division.

> *Si la ville unifie linguistiquement pour des raisons d'efficacité véhiculaire, elle ne peut réduire ce besoin identitaire. Les parlers urbains sont sans cesse travaillés par ces deux tendances à la véhicularité et à l'identité, parce que la ville est à la fois un creuset, un lieu d'intégration et un centrifuge qui accélère la séparation entre différents groupes.* [2]

Il ne s'agit pas d'une simple contraposition, mais plutôt d'une identité double, biphasée, pour laquelle le traumatisme fonctionne paradoxalement comme trait d'union, sorte de charnière, et qui s'exprime à travers les gestes et les comportements inculqués par les parents pour soutenir le rapport avec le pays d'origine et reproduits de manière instinctive et rituelle par les protagonistes : « Elle se lave les cheveux, se coupe les ongles, observant sans le savoir, les gestes rituels pour les toilettes des ablutions, les gestes du grand-père d'Algérie, lorsqu'elle vivait chez lui pendant les vacances »[3]. Ainsi, les personnages forgent leur identité « [...] bricolée à partir d'éléments empruntés à la modernité du pays d'accueil et au passé mythique, fantasmé des origines »[4]. La modernisation se manifeste dans la mode et dans les goûts musicaux alimentés par le rêve américain et par ses

---

[1] Sebbar, L, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, op. cit., p. 208.
[2] Calvet, L.-J., *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 1994, p. 13.
[3] Sebbar, L, *Les Carnets de Shérazade*, op. cit. p. 208.
[4] Villechaise-Dupont A, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2000, p. 128.

promesses de réussite : « Shérazade, en jean, Adidas et blouson de cuir n' évoquait pas immédiatement les odalisques ou les Algériennes »[1]. Dans la trilogie consacrée à Shérazade, Leïla Sebbar énumère en détail les objets de consommation occidentaux qui incarnent et matérialisent le lien des protagonistes avec une France maintenant américanisée :

> *Ils étaient fascinés par les signes apparents de la modernité, toujours attirés par le chromo mais assez critiques pour le porter ou l'utiliser dans la dérision; consommateurs de tout ce qui venait en direct des U.S.A., musique, électronique, fringues, ils étaient difficiles et l'étiquette "made in U.S.A." ne suffisait pas. Ils fouinaient, chinaient, flairaient et réussissaient, chacun à sa manière à s'habiller à la pointe de la mode, sinon à "cent pas en avant".*[2]

Contrairement aux écrivaines beurs qui opèrent des renversements et des « déracinements » formels liés à des phénomènes de métaplasme et à des procès d'hybridation avec d'autres idiomes de l'immigration, Sebbar maintient dans la forme de l'énonciation une tonalité qui s'étale dans un parlé moyen qui n'excède jamais (ou presque jamais) la régularité grammaticale. La syntaxe dépourvue de métrique et de structure osseuse progresse avec des unités obtenues au moyen de l'accumulation indéfinie de cellules. Les phrases, les pensées, les descriptions d'objets, les milieux et les actions prennent vie par gemmation, par multiplication organique. Le parlé moyen et coulant, qui caractérise ses romans, n'a pas de propriétés mimétiques : les insertions en langue arabe, la présence de locutions beurs, les ruptures syntaxiques du parlé sont rares ou presque inexistantes. Des stratifications et des désaccords qui appartiennent au plan de l'expérience réelle « sont traduits » sur la page avec une diction neutre et régulière. Il s'agit d'une voix intérieure, intime, une instance personnelle qui ne dépasse jamais l'épaisseur de la langue orale, métissée, surchargée d'éléments magiques, folkloriques ou mythologiques. La centralité que le sujet de l'immigration acquiert dans ses romans a poussé la critique à cataloguer Sebbar dans la narrative beur, mais, comme nous rappelle Michel Laronde, la romancière ne peut pas être considérée comme une intellectuelle algérienne en exil, mais plutôt « une des écrivaines

[1] Sebbar, L, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, op. cit.
[2] *Ibid*., p. 117.

françaises au nom arabe, algérien, qui porte le poids de la terre natale »[1]. Toutefois, Sebbar a toujours refusé toute classification :

> *Je suis dans une position un peu particulière, ni « Beure », ni Maghrébine, ni tout à fait Française », [...] et comme elle dira dans la correspondance avec Nancy Huston : « je n'échapperai pas à la division biologique d'où je suis née. Rien, je le sais, en préviendra jamais, en abolira la rupture première, essentielle : mon père arabe, ma mère française ; mon père musulman, ma mère chrétienne ; mon père citadin d'une ville maritime, ma mère terrienne de l'intérieur de la France… Je me tiens au croisement, en déséquilibre constant, par peur de la folie et reniement si je suis de ce côté-ci ou de ce côté-là. Alors je suis au bord de chacun de ces bords.*[2]

Pour ce qui concerne l'emploi des moyens expressifs, l'extranéité de Sebbar par rapport à la tradition beur ne pourra pas en résulter plus claire. Chez les écrivains de seconde génération, en effet, le rapport avec la langue se complique alors que l'éventail de l'*entre-deux* s'élargit : il serait suffisant de rappeler les contradictions linguistiques du protagoniste du roman *Boumkœur* de Rachid Djaïdani qui utilise, à côté d'un verlan paroxystique, porté à l'extrême de l'anagramme, toute une gamme de lemmes recherchés et sélectionnés dans les dictionnaires pour varier et enrichir les tonalités expressives. L'écrivain joue même sur les formules idiomatiques, sur la terminologie argot mais aussi sur l'alternance de langues différentes du français, comme l'Anglais et l'Arabe, en actionnant « un véritable jeu d'encodage et de décodage »[3]. La présence du poète chanteur, auquel attribuer, peut-être, le bizarre refrain qui revient en différents lieux du roman renforce cette variété : « Ron -Ron-piche Ron piche Ron piche c'est le refrain du dodo »[4]. Entre la première et seconde génération, on enregistre un changement significatif sous l'aspect épilinguistique, au moment où chez les écrivains beurs nés en France, on apprécie une conscience de la

[1] Laronde, M, « Itinéraire d'écriture », in Michel Laronde (dir.), *Leïla Sebbar*, Paris, L'Harmattan, 2003.
[2] Huston, N, & Sebbar , L, *op. cit*., p. 185.
[3] Vitali, I, « Les écrivains beurs comme "traducteurs" ? Enjeux linguistiques, rituels initiatiques et défis du travail de traduction» , in Ilaria Vitali (dir.), *Intrangers II Littérature beur, de l'écriture à la traduction,* Bruxelles, Édition Academia, 2011, p. 178.
[4] Djaïdani, R, *Boumkœur*, Paris, Seuil, 1999, pp. 40, 43, 68, 86.

langue plus élevée comme moyen d'autoreprésentation. Les auteurs beurs de seconde et troisième génération réfléchissent sur l'emploi et la valeur de leur code expressif par rapport au français standard, en modifient les formes, impactent sur la norme à travers le pastiche, l'hybridation des codes et des couches du parlé[1].

Conscients de ne pas être assez français pour les Français « de souche », ni assez arabes pour leurs parents, « entre deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc ni noir »,[2] les *millennials* sont orientés vers de nouveaux modèles de vie, de nouvelles tendances dans l'habillement, dans la musique et dans le cinéma, créant par là une langue propre à eux ; ces éléments ont édifié la culture beure qui alimente à présent la culture rebeu.

Bibliographie

Auster, P, *L'invention de la solitude,* Arles, Actes Sud, 1992

Bauman, Z, *La vie liquide,* Arles (Bouche du Rhône), Le Ruergue, 2006

Bhadha, H, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2007

Ben Jelloun, T, *L'enfant de sable*, Paris, Seuil, 1985

Ben Jelloun, T, *La Nuit sacrée,* Paris, Seuil, 1987

Ben Jelloun, T, *Sur ma mèr*e, Paris, Gallimard, 2007

Bollas, Ch, *The shadow of the object: Psychoanalysis of the unthought known*, New York, Columbia University Press, 1987

Calvet, L.-J., *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 1994

Charef, M, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France,

[1] Ce sociolecte ou tchatche des cités est constitué d'un riche éventail d'éléments linguistiques : l'argot classique, le verlan, des emprunts de l'Arabe ou des dialectes maghrébins parlés par les pères et les mères des beurs, mais aussi la cyberl@ngue, le langage d'Internet, riche d'anglicismes, d'abréviations et d'acronymes. Nous indiquons, à titre d'exemple, un passage du roman *Boumkœur* de Rachid Djaïdani d'où émerge le mélange de ces différents registres qui vont engendrer un véritable code switching : « Mais je n'avais pas le temps, obligé de sortir de la *casbah* rapidement. Comme je suis au chômage, il est préférable que je ne reste pas trop longtemps au *plumard*. Mon *Daron*, mon *reup*, mon père, a vite fait de criser : cinq ans de *chomedu* au palmarès. J'ai *stoppé* l'école à seize *piges*, maintenant j'ai vingt et un hivers, avec l'impression d'en avoir le double tellement le temps stationne. Depuis que j'ai arrêté les cours de l'Éducation nationale ou depuis que les cours de l'Éducation nationale m'ont sacqué, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de *bosser*, pas assez d'expérience comme disent les *boss*» (Djaïdani, R, *Boumkœur*, op. cit., p. 22).

[2] Charef, M, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983, pp. 14-15.

1983

Combe, D, *Les Littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, Paris, P.U.F., 2010

Djaïdani, R, *Boumkœur*, Paris, Seuil, 1999

Floriani, S, *Identità di frontiera. Migrazione, biografie, vita quotidiana*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004

Glissant, É, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996

Huston, N, & Sebbar, L, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, J'ai lu, 1999

Laronde, M, « Itinéraire d'écriture », dans Michel Laronde (dir.), *Leïla Sebbar*, Paris, L'Harmattan, 2003

Mathis-Moser U et Mertz-Baumgartner B, *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française* (1981-2011) Paris, Champion, 2012

Melucci, A, *Culture in gioco. Differenze per convivere*, Milano, Il Saggiatore, 2000

Mortimer, M, « L'exil et la mémoire dans Le silence des rives », dans Michel Laronde (dir.), *Leïla* Sebbar, Paris, L'Harmattan, 2003

Moura, J-M, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, P.U.F, 2007

Remotti, Francesco, *Contro l'identità*, Roma-Bari, Laterza, 1996

----------, *L'ossessione identitaria*, Roma-Bari, Laterza, 2010

Sebbar, L, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Paris, Stock, 1982

----------, *Les Carnets de Shérazade*, Paris, Stock, 1985

----------, *Jeune Homme cherche âme sœur*, Paris, Stock, 1987

----------, *Le Fou de Shérazade*, Paris, Stock, 1991

----------, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003

----------, *Mes Algéries en France: carnet de voyages*, préface par Michelle Perrot, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2004

----------, *L'Arabe comme un chant secret*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu Autour, 2007

----------, « Littérature du divers », in *Synergies Monde* n. 5, pp. 175-178, 2008

----------, *Fatima ou les Algériennes au* square, Elyzad,Tunis, 2010

----------, *Mon cher fils*, Tunis, Elyzad poche, 2012

----------, *Une enfance dans la guerre. Algérie 1954-1962*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2016

Villechaise-Dupont, A, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2000

Vitali, I, « Les écrivains beurs comme "traducteurs" ? Enjeux linguistiques, rituels initiatiques et défis du travail de traduction» , in Ilaria Vitali (dir.), *Intrangers II Littérature beur, de l'écriture à la traduction,* Bruxelles, Édition Academia, 2011

Vitali, I, *La nebulosa beur. Scrittori di seconda generazione tra spazio francese e letteratura-mondo*, Bologna, I Libri di Emil, 2014